

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 60 (1922)
Heft: 32

Artikel: Cantique helvétique : dédié aux carabiniers et aux chasseurs des 22 cantons
Autor: Corsat, P. / Sabon, L.
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-217396>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 01.02.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

cautions, il serait beaucoup plus difficile de vendre ou d'acheter une vache, que l'industrie laitière s'en trouverait mal, que les socialistes feraient du tapage, et qu'à tout bout de champ on risquerait la grande révolution... Voyez encore un pasteur qui s'installe et fait visite à ses nouveaux paroissiens. Si d'emblée il leur parle des petits nègres et de l'école du dimanche, il sera mal vu. On dira que c'est un homme qui n'a point de savoir vivre et les gens aimeront mieux se faire salués que d'aller l'entendre... Mais qu'il commence sagement par annoncer que le temps est beau et que c'est bien agréable, mais que, quoi qu'il n'y entende rien, il a l'impression qu'un peu de pluie serait bonne pour les pommes de terre, alors tout le monde jugera qu'il est un homme plein de bon sens et d'une grande intelligence, on se félicitera de l'avoir choisi, et on trouvera ses sermons admirables.

Peu de personnes seront surprises si je dis qu'il se fait beaucoup de mauvais mariages. Je n'hésite pas à ajouter que ce sont les mariages d'intérêt, arrangés par les parents, et que les bons, les mariages d'amour, sont presque tous issus d'une conversation commencée sous les auspices de la pluie ou du beau temps... Il y a quelques années, un jeune homme prenait chaque jour le train pour aller en ville, où était son travail, et une jeune fille prenait ce même train dans le même but. Ils se regardaient souvent du coin de l'œil, et chacun plaisait beaucoup à l'autre, mais, ne se connaissant ni d'Eve ni d'Adam, ils ne savaient comment s'aborder... Un jour d'avril qu'il faisait de continues averses de grésil et de neige fondue, le jeune homme entra dans la salle d'attente en secouant son manteau. Il rencontra le regard de la jeune fille :

— Quel vilain temps ! mademoiselle ! fit-il.

Elle ne put qu'approuver, ils se mirent à causer, montèrent dans le même wagon, et firent de même les jours suivants. Ils s'aperçurent qu'ils se convenaient, et se marièrent l'année suivante. A présent, ils sont heureux et ils ont beaucoup d'enfants... Par ce temps de dépopulation, n'est-ce pas bien heureux ?...

Tout le monde sait l'histoire de ce pauvre garçon qui, s'étant creusé la cervelle pour trouver quelque chose à dire à sa danseuse, finit par lui demander :

— Mademoiselle, aimez-vous le fromage ?

Eh bien, sans la précieuse ressource de la pluie et du beau temps, il y aurait quantité de garçons ainsi embarrassés devant leur danseuse, les bals deviendraient quelque chose de tellement ennuyeux que les jeunes filles n'y voudraient plus aller, en conséquence elles ne trouveraient plus de maris, et le pays se peuplerait de vieux garçons et de vieilles filles... Eh ! quelle horreur !

Et quand les gens, en passant, ou bien aux mises, aux foires, au marché, ne pourront plus échanger un mot sur le temps, qu'arrivera-t-il ?... Ils cesseront de se parler, se regarderont de travers, se méfieront les uns des autres et il n'en résultera rien de bon pour la société entière... S'il y a, parmi les lecteurs de ce journal, un grand savant en train d'inventer la machine à faire la pluie et le beau temps, je le conjure, par amour pour l'humanité, de renoncer à son projet, malgré la gloire qu'il lui apporterait. Et qu'il nous laisse en paix conjecturer, tapoter le baromètre, et dire : « Quel beau temps ! » quand le ciel est d'azur, et : « Quel vilain temps ! » quand l'eau tombe à fil, et qu'on ne mettrait pas un chien à la rue. Non, qu'on ne nous prive pas d'un plaisir si légitime et si peu coûteux. J.-L. Duplan.

Pierrot (3 ans) est en séjour chez sa grand-maman. Le soir, avant de se mettre au lit, il regarde par la fenêtre et voit la lune. Puis il regre par l'autre fenêtre et voit de nouveau la lune.

— Ah ! fait-il, ravi, ici, il y a deux lunes ! chez mon papa, il n'y en a rien qu'une.

Le caporal à un soldat :

— Non, mais ce que vous êtes bête !... Sont-ils tous aussi bêtes que ça, chez vous ?

Le soldat, exclamatif :

— Oh ! encore bien plus !... Il y a mon frère qui est caporal !

L'ORIGINE DE „TUE LE VER ?“

Quand on rentre dans un café et que l'on entend l'expression : « tue le ver », nul n'en suppose l'origine.

L'origine en est aussi ancienne qu'amusante.

« Audict an 1519, en juillet, mourut subitement Mademoiselle, femme de M. de la Pernade, l'un des maîtres des requêtes du Roy. Dont elle fut ouverte, il luy fut trouvé un ver en vie sur le cœur, qui luy avait percé le cœur. Et lors, fut mis sur le cœur du médrigal antidote en usage à cette époque pour le faire mourir ; mais il n'en mourut point. Puis y fut mis du pain trempé en vin, dont incontinant le dict ver mourut. Porquoy il ensuyt qu'il est expédient de prendre du pain et du vin au matin, au moins en temps dangereux, de peur de prendre le ver. »

Et par dérivation nous continuons de tuer le « verre ».

L. M.

A l'école. — Quel est le pluriel de « enfant » ?
— Jumeaux ! monsieur, s'écrie une des fortes têtes de la classes.

Entre amis. — Ma femme est malade.

— Qu'est-ce qu'elle a ?

— Je ne sais pas, elle pleure toute la journée.

— Mais alors elle a une pleurésie !



CANTIQUE HELVÉTIQUE

dédié aux carabiniers et chasseurs des 22 cantons.

Paroles de P. Corsat. Musique de L. Sabon.

I

*La trompette sonne le réveil,
Carabiniers, vite à vos armes,
Levez-vous, soldats, citoyens ;
Un Roi nous dit : soyez gendarmes ;
L'honneur, soyez républicains.
Repoussons l'ordre téméraire
Qui nous dit de nous avilir :
Mieux vaut succomber dans la guerre,
Que d'exister pour obéir.*

Chœur.

*De nos cités, de nos campagnes,
Soldats courons sur nos montagnes,
Où la patrie en armes nous attend
Pour nous sauver de l'infamie
Que le danger tous nous rallie,
S'il le faut, périssons noblement.*

II

*Voici le jour où la patrie
Aux ordres d'un fer agresseur
Loin de céder, se lève et crie :
Faut-il tomber sans défenseurs ?
Qu'un même danger nous rallie,
Qu'il ranime notre fierté ;
Et s'il faut la voir asservie
Tombons avec la Liberté. (bis).*

III

*Soyons dignes de nos ancêtres
Dieu seul doit nous voir à genoux ;
Comme eux nous combattons des maîtres,
C'est leur Dieu qui veille sur nous.
A l'avilissant esclavage,
Préférons un noble trépas,
Et que son funeste présage,
Nous emporte seul aux combats.*

IV

*Chasseurs ! servez-nous de modèles !
Chargez votre arme au coup mortel.
Qu'à l'étranger elle rappelle
La flèche de Guillaume Tell !
Et s'il le faut sur la frontière
Des vaincus être tous vengeurs,
Laissons un vaste cimetière
Aux ennemis s'ils sont vainqueurs.*

Chœur.

Cette « cantate » fut composée en 1838, lors de l'affaire Louis-Napoléon.

HISTOIRE A DORMIR DEBOUT

BILION est un brave homme que le pasteur Bilon, malheureusement, c'est le plus distrait des humains.

Il lui est arrivé dernièrement la drôle aventure que voici : Ce digne ministre devait s'entendre avec ses conseillers de paroisse pour organiser la collecte des incurables. Afin d'être sûr de trouver son monde à la maison, il profita d'un après-midi gris et pluvieux pour aller trouver ses conseillers. Il arriva d'abord chez M. Félix, l'assesseur, et laissa son parapluie dans le corridor. En s'en allant, il se trompa et prit le parapluie de M. Félix au lieu du sien.

Puis le pasteur alla chez un second conseiller, M. Béboux, où il ne s'attarda pas, mais en partant il laissa le parapluie qu'il avait échangé chez M. Félix et emporta celui de M. Béboux.

S'il eût été moins distrait, le pasteur Bilon n'aurait pas, en quittant un troisième conseiller, M. Rouge, emporté le riflard de celui-ci en lui abandonnant celui de M. Béboux, lequel se trouvait comme on sait, propriétaire du robinson de M. Félix, lequel, vous ne l'ignorez point, détenait le parapluie de M. Bilon.

— Mais, mon ami, ce n'est pas là ton parapluie, dit à son mari madame Bilon quand celui-ci revient à la cure, sa tournée terminée.

— Tu crois chère amie ? Ça se peut bien, j'aurais échangé le mien chez un paroissien.

— Mais chéri, que tu es distrait !... te souviens-tu au moins chez qui tu as fait l'échange ?

— Ma foi je n'en sais rien. Voyons, je suis allé chez M. Béboux, chez M. Rouge et chez M. Félix, mais j'ignore chez lequel de ces messieurs j'ai fait le changement.

— Il faut, dit madame la ministre, envoyer la domestique échanger ce parapluie, le tien était en soie et tout neuf, tu l'avais acheté pour aller au dernier Synode, ce serait bien dommage qu'il fût perdu.

Et la servante, portant le meuble échangé, s'en fut chez un de nos trois conseillers, au hasard de ses pas qui la conduisirent au logis de M. Béboux.

— Vous n'avez des fois pas, par hasard, le parapluie de Monsieur, dit la servante à madame Béboux.

— Je ne sais pas, est-ce celui-ci ?

La brave servante ne reconnut pas le parapluie de son maître dans le riflard qui lui fut présenté. Ce qui n'est pas étonnant puisque c'était celui de M. Félix.

Elle alla chez M. Félix et y retrouva le parapluie de M. Bilon, mais M. Félix ne reconnut pas le sien dans celui que la domestique tenait puisque c'était celui de M. Rouge.

Emportant les parapluies, la servante retourna chez M. Béboux.

— Est-ce celui-là ? dit-elle en montrant le rengenschirm de M. Rouge.

— Non, fit M. Béboux, qui possédait toujours le parapluie Félix.

Nouvelle course de la servante chez M. Rouge, lequel reconnut alors son riflard dans un de ceux qui lui furent présentés et rendit celui de M. Béboux.

La servante abandonna à M. Rouge son propre parapluie, qui rendit en échange celui de Béboux.

La servante laissa donc son parapluie à M. Rouge et retourna chez M. Félix qui ne reconnut pas son parapluie puisque c'était celui de M. Béboux, et il fallut que la pauvre fille, portant toujours les robinsons Bilon et Béboux, retournât chez ce der-